

**LÉONARD VINCENT**

---

**ÉLOGE  
DE LA  
GRÈVE**

DON  UICHOTTE | SEUIL



# Éloge de la grève

Du même auteur

*Les Érythréens*

Rivages, 2012 / Rivages Poche, 2016

*Athènes ne donne rien*

Équateurs, 2014

*Shiftas*

Équateurs, 2019

*Les Hommes du ministère*

Anamosa, 2019

Léonard Vincent

# Éloge de la grève

 DONQUICHOTTE | SEUIL

57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX<sup>e</sup>

ISBN 978-2-02-146135-0

© Éditions du Seuil, septembre 2020

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Il nous jeta alors sur le pont de pleines poignées de paroles gelées, qui semblaient des dragées de perles de toutes les couleurs. Nous y vîmes des mots de gueule, des mots de sinople, des mots d'azur, des mots de sable, des mots dorés. Réchauffés entre nos mains ils fondaient comme neige, et nous les entendions réellement. Mais nous ne les comprenions pas, car c'était une langue barbare.

Rabelais, *Quart-Livre*





# I

Regardez. Regardez la France, regardez l'Europe, regardez les longs siècles de silence, puis regardez les rois soudain culbutés, les grandes brutes en fuite, les barricades de quartier. Regardez l'immense vasque de la Chine que traverse la colère des foules, regardez les Amériques, leurs colts et leurs bibles, leurs hippies et leurs fouets, regardez les fresques du Mexique, regardez le Chili et l'Argentine, les danses macabres reflétées dans les lunettes noires des généraux, regardez les pouilleux du Brésil et leurs ténors juchés sur des caisses de savon. Regardez toutes les mains levées en Afrique face aux mitrailleuses et aux orages. Regardez l'Inde, sa marée de jambes nues balayant un empire derrière un incorrigible dormeur. Regardez les Russes chantant *La Marseillaise* en renversant le dernier tsar. Regardez les Irlandais, regardez les mineurs d'Angleterre, regardez la furie sans remède des marins dans les haubans. Regardez ceux qui s'assoient dans la rue, ceux qui grimpent sur les murs, ceux qui

bloquent les portails – idiots, hors-la-loi, irresponsables ceux-là, voilà ce que l'on dit.

Idiots, ceux qui désobéissent ; hors-la-loi, ceux qui croisent les bras pour ne pas se rendre ; irresponsables, ceux qui protestent quand la vie est insupportable : telle est notre réputation depuis l'aube des temps, ou plutôt depuis le moment où nous avons admis que les uns donneraient les ordres et que les autres s'y soumettraient gentiment. Aucun rebelle n'échappe au blâme, aucun esclave non plus : celui qui subit n'a qu'un droit d'obéissance, une seule carte dans son jeu.

Idiot, le barbouilleur de mortier aux doigts écorchés, le pousseur de charrette plié par les scolioses, l'excavateur de tunnels aux poumons noirs ; hors-la-loi, le pataugeur de marécage relevant un jour la tête pour ne plus respirer les fièvres, le conducteur brûlé d'escarbilles stoppant d'un geste sec son chaudron, le soldat dans la tranchée refusant d'enjamber la margelle de la mort ; irresponsable enfin, l'instituteur brisé, l'employé humilié, le domestique pendu, le paysan pendu, la femme pendue, l'ouvrier se fourrant un pistolet dans la bouche, le passager du métro en larmes, le gardien de portes inutiles à qui l'on reproche l'inutilité des portes qu'il gardait. Disons-le, toute l'épuisante histoire des hommes est là, dans la farandole burlesque de ces trois injures. Nous avançons d'un pas de funambule entre ceux qui

commandent et ceux qui ne commandent pas. Et voilà depuis toujours ce que l'on dit de nous lorsque nous rompons les rangs, avec ou sans préavis – idiots, hors-la-loi, irresponsables.

Mais tous les réfractaires, nous pouvons aussi bien les dire glorieux, légitimes, éclairés. Après tout, pour changer le monde, il faut peut-être commencer, depuis notre rang dans la galère, par tourner le dos au frappeur de tambour ; arracher à la chiourme la façon de penser du rameur. Alors, volte-face ! Et profitons-en pour battre le rappel de ceux qui en ont assez de tout cet habile enfumage et offrir un grand discours à l'adresse de ces idiots, ces hors-la-loi et ces irresponsables, pour leur raconter d'où vient leur ardeur, de quel inépuisable roman ils sont le dernier chapitre.

Voici un livre Molotov à l'usage des timides, des affligés et des gueulars. Nous y retraçons l'épopée des grands emmerdeurs, offrant une glissade au pays des têtes dures, de l'âge des mythes à nos jours. Voici en guise de premier épisode un petit dieu rigolard tenant dans notre poche et ressorti pour les curieux ; le déballant, apparaît dans sa puissance, dans sa densité de diamant, dans sa désarmante et fascinante simplicité, une minuscule idole réjouie et tirant la langue, forme statuaire de ce coup de génie qui est venu à nos anciens et qu'ils ont fini par faire écrire dans la loi, histoire d'être bien sûrs que tous et toutes

se souviennent de quelle façon le monde est fait  
– la grève.

C'est qu'on voudrait tout dire sur la grève. Tant d'images surgissent de ce simple mot, tant de scènes. Mais nous autres sommes rivés à notre époque sans grandeur : la grève n'est plus guère perçue, de nos jours, que comme une procédure réglementée, une péripétie mesurable de l'actualité, une séquence de télévision dans quoi se reflète ce que nous prenons pour la vie. Ce ne serait qu'une liberté surveillée, pauvres de nous.

Ainsi nous disons *grève* et nous imaginons seulement des mains fourrées dans des poches d'anoraks, des visages du petit matin rassemblés autour d'un bidon dans lequel brûle un feu d'or ; peut-être aussi une banderole est-elle dressée là, rouge bien sûr, disant quelque chose de compliqué aux automobilistes qui passent sur le tourniquet des ronds-points, derrière le givre de leurs vitres – *ici se tient une grève, ô frères humains qui nous détestez*. Plus loin, nous imaginons les fumées roses enveloppant les boulevards, les ballons énormes des syndicats, les merguez gluantes, les préavis bien rédigés dans les formes adéquates, les non non non, les oui oui oui, tout un Mardi gras de gilets fluorescents, les camions

à haut-parleurs hurlant des propos incompris depuis le fond des âges. Et face à tout cela, retors, bornés, nous imaginons de petits bonshommes retranchés dans un bocal, leur univers privé, un téléviseur ou le bureau des chefs. Outrés, ils ne bougent plus depuis que la grève leur a imposé son silence insolent ; ils se rétractent et ruminent, disant c'est ridicule, disant c'est très exagéré. Cette fois, on leur a répondu et ils n'ont pas l'habitude qu'on leur coupe la parole : eux seuls, disent-ils, sont maîtres des horloges, mais voici qu'on a stoppé le temps avec un coup de poing sur la table – l'arrêt soudain, volontaire, scandaleux, de la mécanique aberrante du monde. Heureusement, se disent-ils à bon droit, que cette terreur ne dure qu'un jour, ou bien autant de jours qu'il est indiqué sur le préavis.

Pour les uns, la grève est une gentille carmagnole que l'on danse de temps en temps ; pour les autres, une dangereuse bouffonnerie sans objet. Voilà, aujourd'hui, nos images mentales et les deux côtés de nos débats. La grève n'est donc plus qu'une image banale parmi d'autres, l'illustration d'un malaise à l'usage des magazines, un incident social et c'est tout. S'y rejoue une énième fois la même comédie inoffensive, le même trio dramatique, main dans la main, salariés fiévreux et butés, petits chefs dédaigneux et observateurs péremptoires, sur fond d'autorisation préfectorale.

Alors ne nous étonnons pas que dans nos grandes villes se monte, tous les samedis ou presque, un petit théâtre de plein air que traversent sans conséquence des manifestants sans visage, sous l'œil noir de ceux qui commandent et le doigt mouillé de ceux qui font les comptes – et que la justice n'advienne jamais, ou jamais vraiment. La grève est peut-être d'une plus grande hauteur ; mais à son invocation, nous ouvrons la paume de notre main sur une pièce de monnaie au relief illisible, à la devise incompréhensible et la valeur incertaine.

Allons, tout cela n'est pas sérieux. Un diable logé dans nos cervelles nous aura fait prendre pour la réalité les jolies plaques de verre d'une lanterne magique. Car regardez de plus près : la grève, c'est bien plus que cela. C'est bien plus souterrain et bien plus tragique, bien plus primitif et bien plus envoûté que cela. Que l'on ne s'y trompe pas, une gigantesque et pathétique parade de fantômes se cache là derrière, par-delà les occupations d'usine ou les défilés de l'après-midi, une très longue histoire, inoubliable. Car se rebeller les mains vides est une constance depuis que les humains travaillent. S'insoumettre nous vient de la profondeur du temps, comme l'amitié, comme la main tendue à celui qui est tombé, comme les voyageurs perdus se partageant un fruit en plein désert ; c'est un acte sans origine, perdu dans

le mystère, pareil à la cérémonie primordiale de l'accouchement des femmes, au puits d'Alice qu'ouvre sous les pieds des amants le premier baiser, à l'étrange familiarité des inconnus croisés dans la solitude : immortel, systématique et rare. Sans doute cela tient-il aussi de l'éblouissement des nuits d'août, du silence autour des feux d'hiver de ceux qui viennent d'arriver du dehors, de la prière muette des assoiffés buvant enfin ; et même de l'envie sans espoir de parler aux animaux qui nous regardent, ou bien de la pitié qu'on a pour les mourants. C'est une folie.

Voyez un peu. C'est rompre en préambule, c'est dire non pour commencer. Pour instaurer la règle commune, pour tracer comme Romulus le périmètre de notre république, c'est marquer notre distance avec les seigneurs à l'instant déchus. Sans violence aucune, sinon celle du dérèglement total de la hiérarchie des servitudes, la grève lance le pavé de notre esprit au visage de nos tourmenteurs. Impalpable, pacifique et ferme, elle oppose à la force ce qui ne peut être contraint. Par elle nous établissons d'autorité, ne serait-ce qu'un instant et avec le seul recours de nos voix, un ordre juste du monde par-dessus l'horlogerie déglinguée de l'époque. Nous disons que nous sommes ici et que toute règle, désormais, devra tourner autour de nous. Pour un jour, une semaine ou un mois, nous alignons ainsi sur notre âme révoltée les lois

de l'attraction des astres, de la chute des corps et de la dispersion des étoiles – oui, tel est le prodige, reconnaissable entre tous, que font naître les casse-pieds, les idiots, les hors-la-loi, les irresponsables. La grève impose une révélation, sans même une gifle ; et cette révélation tombe alors comme un couperet : ce que l'on disait normal n'était qu'un assentiment de tous. Si nous tous prenions réellement la chose au sérieux, la terre tremblerait. Préavis, manifestations, slogans, toute notre imagerie de boîte à biscuits n'est donc qu'une aimable distraction, qui a fini par nous faire croire que la grève, ce n'était rien, ou trois fois rien, que ce n'était guère plus explosif que de laisser tomber une pauvre aumône dans le tronc d'une église, que ça se déclarait vraiment en préfecture. Nous avons laissé dire qu'elle n'enrôlait pas nos cœurs et nos furies. Mais la grève, les amis, n'est pas opérable comme une vulgaire grenouille.

Soyons clairs. Nous sommes animés par des choses considérables.

Oui, vraiment, la grève nous dépasse, puisqu'elle vit depuis toujours tapie dans nos rêves. Image folle parmi les images de la folie, elle est transportée de génération en génération par la colère et la



justice et la liberté, elle a poussé des milliers de têtes, tout d'un coup enflammées, à la grève, au vote ou dans la rue, ne cherchant plus à obtenir des réponses, mais à donner leurs conclusions, et maintenant.

N'oublions pas ce que nous apprend le temps qui passe. La grève est un geste de haute civilisation.